

## DISCUSSION GÉNÉRALE FINALE

*Liste des intervenants* : C. PARIS, J.C. DINGUIRARD, E. BONVINI, J. MOLINO, H. CLAUDOT, P. ACHARD, S.A. AROUTIOUNOV, G.R. CARDONA, G. CALAME-GRIAULE, D. REY-HULMAN, C. PETONNET, G. DRETTAS, J. SCHÖN, L. TESSON-NEAU, J. CHIAPPINO, F. ALVAREZ-PEREYRE, S. PLATIEL, G. MOUNIN, S. ELBAZ, N. BATOUKA.

En guise d'ouverture voilà la liste des points principaux qui ont été abordés au cours de ce colloque. L'ordre dans lequel ces points sont donnés n'est pas pertinent en soi :

- le concept de référent, question qui est revenue chaque jour ;
- la différence éventuelle entre ethnolinguistique et sociolinguistique ;
- la ou les définitions de l'ethnolinguistique ; peut-on et faut-il en donner ? Au même ensemble il faut relier la notion de sens caché et la définition de l'objet de l'ethnolinguistique ;
- les problèmes des universaux, des particularismes, de l'homogénéité et de l'hétérogénéité, etc. ;
- enfin les problèmes de l'analyse : de quoi se sert-on, comment, pourquoi ? Au même ensemble appartient la question du vocabulaire de description, c'est-à-dire le problème du métalangage. Plus généralement est posée ici la question des outils de l'ethnolinguistique, question qui a été très peu développée : les corpus, les documents, la question de l'oral et de l'écrit, la grille de J. MOLINO, etc. (C. PARIS)

Nous avons été très heureux de toutes ces convergences qui se sont dégagées. Nous nous sommes aperçus que nous n'étions pas seuls au monde sur notre petit territoire ; c'est bigrement important.

J'ouvre le feu donc en disant non pas merci, mais, encore : que cela se renouvelle, peut-être avec une certaine régularité.

Si je peux faire état d'impressions - d'impressions de couloir - il me semble quand même que les théoriciens, des théoriciens ont eu tendance à reprocher aux gens de terrain de vouloir s'élever jusqu'à la théorie en ethnolinguistique. Certains attendaient que ceux qui exposaient disent : voici, j'ai un problème, aidez-moi à le résoudre. Bien sûr, la situation d'ethnolinguiste-conseil doit être très intéressante, mais je me demande si à l'heure actuelle l'ethnolinguistique a déjà besoin de Ménie Grégoire. Je n'en suis pas persuadé.

Nous avons parfois eu des discussions extrêmement raffinées sur la légitimité de termes comme niveau de langue, ethnie et même ethno-linguistique. Je crois que là nous réagissions en fonction de nos équations personnelles. Je ne crois pas personnellement à l'utilité, à la fertilité de ces discussions, par haine du dogmatisme, du terrorisme épistémologique, de la censure.

Même si l'on croit que l'ethnolinguistique n'existe pas, cela n'empêche pas de la définir, d'utiliser le mot; cela n'empêche pas d'avoir une étiquette qui peut être commode. Ceci dit, si l'on veut définir l'ethnolinguistique, je ne suis pas persuadé que ce soit d'une extrême urgence pour une raison très simple : on peut dire ce qu'est le latin, parce que le latin est une langue morte; mais personne ne peut dire ce qu'est le français.

Si un jour se dégage une définition de l'ethnolinguistique, il faudrait que les théoriciens prennent autant en compte ce qui existe sous l'étiquette ethnolinguistique que ce qu'ils rêvent de mettre sous cette étiquette. En disant cela j'ai conscience, moi homme de terrain, de faire la part très belle au théoricien. Parce que la théorie en définitive, présente des dangers. Elle châtre l'imagination, elle est caporalisante pour les travaux. Si un jour paraît un manuel d'ethnolinguistique, cela risque d'être une catastrophe pour l'ethnolinguistique; cela va laisser de côté un certain nombre de problèmes. Mais enfin, c'est une situation connue de tous. Je crois qu'on peut arriver à un *modus vivendi* entre théoriciens et praticiens de l'ethnolinguistique. Un colloque comme celui auquel nous avons assisté le montre de façon très claire. (J.C. DINGUIRARD)

Je crois d'abord que la division de J.C. DINGUIRARD entre théoriciens et praticiens n'est pas tout à fait bienvenue. J. FRIBOURG a cité LYONS et MALINOWSKI à propos de ces questions et A. MARTINET écrivait en 1970 : "Je pense que là où la théorie ne convient pas, c'est elle qu'il faut modifier et non pas faire à tout prix entrer la langue dans un cadre qui n'est pas fait pour elle". C'est dans ces perspectives qu'il faut essayer d'élaborer des théories.

Par ailleurs c'est sans doute parce que j'ai été subjugué par l'exposé de J. MOLINO que je n'ai pas compris certaines choses.

J'ai été subjugué parce que j'ai trouvé dans votre exposé des termes que j'avais employés dans mon propre exposé. Mais ces termes ne recouvrent pas la même réalité, ou bien, par ailleurs, j'ai utilisé d'autres termes que vous mais qui semblent toucher à des points identiques aux vôtres.

Vous avez parlé de stade et de conception dynamique. J'ai appliqué le terme stade dans la définition des disciplines (en appliquant au terme discipline ce qu'en dit G. MOUNIN quand il déclare que ce ne sont pas des essences). Quant à la notion de conception dynamique, je la situais plutôt dans le rapport entre pluridisciplinarité et unidisciplinarité. Mais nous avons employé les mêmes termes et il y a peut-être là-dessous une exigence qui est identique. Maintenant vous avez utilisé

une terminologie différente pour indiquer peut-être la même réalité lorsque pour ma part j'ai posé une triple exigence à la définition de l'ethnolinguistique :

- élargir la recherche à toute la réalité langagière d'un groupe donné, sans restriction aucune; là, le terme linguistique est trop limitatif, il y a une réalité langagière qui, elle, est non linguistique;

- envisager chaque forme langagière comme une totalité en interdépendance avec les autres formes langagières, vous l'avez bien souligné;

- envisager chaque forme langagière comme un outil au service de la vie et de la survie du groupe; cela rejoint tout ce que vous dites du symbolique et de l'univers symbolique.

J'ai maintenant deux questions. A propos du troisième stade que vous avez présenté, vous avez parlé de stratégie et vous avez conclu votre exposé en donnant la définition d'une discipline qui serait l'ethnolinguistique ou l'ethnosémiotique. Pouvez-vous préciser le rapport entre stratégie et discipline ?

Deuxième question : vous avez parlé d'ethnosémiotique et d'ethnolinguistique et il me semble que vous glissiez tantôt d'un terme à l'autre et que pour vous c'était à peu près la même chose. Mais si c'est la même chose je voudrais savoir si vous utilisez la notion de symbole comme notion de base pour le traitement de vos données; dans ce cas utilisez-vous ou bien excluez-vous les notions d'indice, signal et signe ? Au cas où vous utilisez ces trois notions conjointement à celle de symbole, est-ce qu'il y a un rapport hiérarchique entre ces termes ? Par exemple est-ce que le symbole, dans votre conception, coiffe à la fois indice, signal et signe ? (E. BONVINI)

Pour le premier point il y a, mises à part des divergences de vocabulaire, beaucoup de points de convergence. Venons-en aux deux questions que vous posez.

La discipline est un champ plus ou moins défini de recherche; la stratégie, c'est plutôt un changement de perspective par rapport à la démarche structurante. En reprenant l'exemple de ce matin on dira qu'au lieu de considérer qu'il faut seulement s'occuper de la structuration en sèmes d'un ensemble lexical on peut aussi se demander ce que les locuteurs et les récepteurs qui utilisent ou qui entendent les termes appartenant à ce champ, ce que ces locuteurs et récepteurs donc font en utilisant ces termes ? C'est cela une stratégie. C'est-à-dire qu'il faut s'occuper non seulement d'une réduction en sèmes qui neutralise les éléments de l'interaction; mais aussi voir au service de quoi - ce qui est bien une signification et une valeur de la notion - ces termes sont utilisés. Dans quelle perspective ils sont utilisés, au service du quel but, de quel plan d'action ?

Pour le deuxième point vous avez parfaitement raison de poser une question qui résulte de cette maladie de la sémiologie qui veut qu'à l'intérieur d'une langue donnée il est déjà difficile de distinguer les différentes espèces d'objets symboliques. Et quand on passe d'une langue à l'autre!... Puisque, comme chacun le sait bien on appelle symbole dans une langue ce qu'on appelle signe dans l'autre et ré-

ciproquement, etc. Il y a donc un problème de vocabulaire qui est très difficile et si j'essaie de parler de système symbolique c'est pour éviter d'entrer dans l'analyse de détail des différentes espèces d'outils.

Donc, j'emploie le terme "symbolique" pour couvrir l'ensemble de tous les objets dans lesquels il y a renvoi à autre chose. Justement, pour éviter de manière très liminaire de me perdre dans des distinctions qui me semblent absolument fondamentales et nécessaires. Mais je crois qu'il est aussi nécessaire d'avoir un terme hiérarchiquement plus élevé. Mon choix est tout à fait arbitraire. C'est simplement le genre que j'appelle symbole, quitte à être obligé de distinguer les différentes espèces.

Comment je définirais le genre ? A partir de la notion très simpliste pour laquelle je me fonderai aussi bien sur les scholastiques que sur C.S. PIERCE ou que sur le philosophe G.G. GRANGER; c'est-à-dire que je considère comme caractéristique définitoire du genre signe le renvoi à autre chose. Pour reprendre la formule de G.G. GRANGER, c'est un fragment d'expérience vécue qui renvoie à un autre fragment d'expérience vécue. Je suis bien d'accord qu'il faut ensuite distinguer entre les différentes espèces mais j'essaie de garder le mot de symbole ou de symbolique, un peu comme le fait PIAGET quand il parle de fonction symbolique, dans laquelle il fait rentrer les différents types de renvois indirects. (J. MOLINO)

Je voudrais proposer que tout effort pour définir l'ethnolinguistique s'accompagne d'une définition de la linguistique. (Intervenant non identifié)

Je suis d'accord avec la récapitulation des thèmes qui nous ont intéressé. Il en manque à mon avis un quand même. C'est celui autour duquel nous avons tourné quand on a parlé de l'investigation du vécu de chaque culture ou de l'exploration des cultures par l'intérieur, ou des significations inconscientes. Vous me direz que c'est un peu le sens caché. Il me semble qu'il y avait une différence entre ce que M.P. FERRY appelle le sens caché de l'ethnolinguistique et tout ce qui a tourné autour de cette approche d'une culture allant jusqu'au vécu, à l'exploration par l'intérieur et à l'inconscient.

Si je pose cette question c'est que je pense qu'il faudra éclaircir beaucoup cette notion et surtout savoir de quelle méthodologie cette notion est justiciable et de quels critères elle peut disposer pour être sûr qu'elle atteint le vécu, qu'elle l'atteint par l'intérieur. Cela ressemble un peu évidemment à l'observation participante des sociologues. C'est aussi le paradoxe devant lequel on s'est trouvé ce matin : ce que je cherche, c'est à observer le langage le plus authentique d'une communauté — c'est-à-dire en l'absence de tout observateur — et pourtant je m'introduis en tant qu'observateur et je sais qu'en tant qu'observateur je suis en train de modifier l'attitude de mes informateurs vis-à-vis de ce que je cherche. Pour le sens caché le problème de la validation des critères est encore plus important.

Ensuite je pense qu'on devrait élargir le concept de référent. Il est difficile de parler de référent sans repenser, sans réexaminer les rapports qu'il y a entre le référent, le concept et le signifié, au moins du point de vue d'un linguiste.

Je voudrais maintenant attirer l'attention de J.C. DINGUIRARD sur les dangers de sa position — que je comprends très bien — mais qui risquerait toujours de nous faire retomber dans la période où les sciences humaines étaient des branches un peu spécialisées de l'essai littéraire. Je pense que nous sommes à un moment du développement des sciences humaines où nous avons tous une théorie, même ceux qui croient n'en pas avoir. Quand on a une théorie, il vaut mieux l'explicitier que de la laisser implicite. Même vous, DINGUIRARD, vous avez une théorie, que vous le sachiez ou non. Tout ce que vous faites implique une position théorique. Je pense donc que si nous voulons améliorer la scientificité des sciences avec lesquelles nous travaillons il faut au moins se donner les exigences — même si on ne peut pas les remplir jusqu'au bout —, des sciences qui sont plus exactes que les nôtres : c'est-à-dire au moins s'assurer qu'on part d'un système d'axiomes clairement énoncé ou de postulats clairement énoncés et de définitions qui ne varient pas dans l'étendue du travail qu'on développe.

A propos du risque de dogmatisme enfin : lorsque les mathématiciens discutent entre eux et disent que telle opération est incorrecte, ce n'est pas du dogmatisme, ni du terrorisme idéologique. Cela signifie qu'ils ont des procédures telles qu'ils peuvent dire quelles démarches doivent être conservées ou éliminées. Quand les biologistes d'aujourd'hui, par exemple, sont obligés de se servir de la formule de l'A. D.N telle qu'elle a été mise au point, ce n'est pas du terrorisme contre la biologie. Ils se sont mis d'accord. Chez J.C. DINGUIRARD il y a, me semble-t-il, cette idée que si deux scientifiques sont d'accord c'est le commencement du terrorisme. Pour moi, au contraire, cela me paraît être le commencement du consensus scientifique sans lequel il n'y a plus que de l'essayisme. (G. MOUNIN)

Il me semble que lorsqu'on parle de sens caché on fait référence à deux niveaux, à deux choses très différentes. Le premier niveau concerne le sens caché qui n'est que pour l'ethnologue. Au deuxième niveau il s'agirait du sens caché pour les utilisateurs de la langue, qui se servent de la langue pour signifier. Je crois que c'est à cette deuxième tâche que doit s'atteler l'ethnolinguiste.

J'ai une deuxième remarque. A mon avis il faudrait se poser la question des outils analytiques que l'ethnolinguistique peut emprunter à la linguistique, à la linguistique structuraliste et fonctionnelle. Il semble que dans tous les cas l'élaboration d'un modèle sémantique passe par le recours à ce qui n'est pas linguistique, à ce qui est extralinguistique, à un référent. Il me semble que cela a des implications immédiates sur les prémisses théoriques; c'est-à-dire que la fonction des faits de signification et les rapports différentiels qui les définissent ainsi que la position qu'ils occupent dans un système déterminé, se déterminent au sein

d'un ensemble qui inclut le référent et tend à éliminer complètement les formes linguistiques. Il me semble alors évident que ni le signe — entité à double face —, ni le cadre de la langue comme système autonome, ni la fonction linguistique au sens des linguistes, ne sont des concepts utilisables pour fonder la sémantique ou l'ethnolinguistique. D'autre part, cela suppose résolu le problème des relations entre langue, pensée et réalité. Ce qui pose à nouveau le problème de toute l'hypothèse anthropologique sur laquelle repose ce type d'exercice en ethnolinguistique. A ce niveau du débat il me semble qu'il serait utile de discuter des outils analytiques sur lesquels se fonde l'ethnolinguistique. (H. CLAUDOT)

Les questions posées par J.C. DINGUIRARD et H. CLAUDOT concernent le problème de la définition de l'ethnolinguistique. Est-ce qu'une telle définition est possible ? Est-elle souhaitable ? Le problème est le suivant. Si on demande à un physicien de définir la physique, il sera bien embarrassé. Il ne faut pas s'imaginer qu'il existe une définition définitive de la mathématique ou qu'il existe une définition positive de l'astronomie et de la chimie. Il y a des phénomènes qui, sont des phénomènes de constitution historique et ces phénomènes sont eux-mêmes contradictoires dans leur développement.

Si on s'intéresse à l'ethnolinguistique, il y a l'ethnolinguistique telle qu'elle est aujourd'hui, telle qu'elle apparaît, disons, dans cette salle et un petit peu à l'extérieur également et qui est très liée à ce qu'ont été l'ethnologie et la linguistique, mais qui se présente aussi comme un effort pour en sortir. Donc si on voulait définir aujourd'hui l'ethnolinguistique, sans doute le meilleur cadrage de définition qu'on pourrait avoir serait une définition négative par laquelle serait indiqué le genre de linguistique qu'on ne veut pas faire ou qu'on ne veut plus faire.

Il en va sans doute de même du côté de l'ethnologie, avec une assez grande différence tout de même c'est qu'actuellement pour la linguistique du passé on peut à peu près la définir — je ne parle pas de la sémantique, c'est un problème qui est plutôt du côté de l'ethnolinguistique, on l'a déjà dit, que de la linguistique proprement dite —.

La linguistique proprement dite est suspendue à l'existence d'un effet de sens mais elle ne veut pas savoir comment il se manifeste. Et l'insatisfaction que manifeste l'ethnolinguistique — ou la sociolinguistique —, c'est le fait que cet effet de sens est quelque chose qui concerne d'autres domaines de la vie sociale que les lois autonomes, le secteur autonome, de la parole, c'est-à-dire ce qu'on appelle la langue. Ce secteur autonome et structural est une chose. Mais l'impression sur laquelle sans doute nous sommes tous, puisque nous sommes ici à nous intéresser soit à la sociolinguistique soit à l'ethnolinguistique, soit aux deux, c'est l'idée qu'on ne peut pas forclure ce niveau et faire une linguistique en ignorant tout des conditions de discours; des conditions de production et des conditions de parole, sans

que cela se confonde toutefois.

Donc, du côté de la linguistique, définition négative; définition qui devient positive si l'on admet que toute linguistique doit intégrer une sociolinguistique ou une ethnolinguistique mais qui, à ce moment-là, fait disparaître le domaine propre dans lequel nous sommes.

Du côté de l'ethnologie, moins de sophistication de méthode certainement; un beaucoup plus grand poids de l'histoire; la constatation pour les sociétés européennes, dans la phrase expansionniste et universalisante, que leur propre modèle imaginaire ne se collait pas immédiatement sur un certain nombre de peuples qui se rencontraient dans le processus d'une expansion qui reste une expansion effectivement d'ordre colonial et impérial au départ et qui n'est pas sans rapport avec l'émergence de la notion de scientificité. Cette dernière, avec son exigence d'universalité, a tout à fait à voir avec la démarche expansionniste.

Donc on se trouve en ethnolinguistique à l'héritage de ce double courant avec le refus effectivement aussi de continuer à parler de la culture ou de la société dans des termes où l'aspect "langage" des choses n'est pas étudié et où on travaille sur des reconstitutions cognitives qu'on ne dominerait plus. Tel est aussi le problème de l'anthropologie ou de la sociologie classiques; avec en plus, en ce qui concerne la sociologie, l'énorme poids de la référence à l'économique. En résumé il me semble donc qu'on est confronté à une définition négative — la volonté de faire autre chose par référence à un héritage commun — que par une définition positive qui préciserait cette autre chose. C'est-à-dire que si on pouvait effectivement aujourd'hui définir les méthodes de l'ethnolinguistique d'une façon qui soit à la fois opératoire par rapport à l'expérience et consistante sur le plan théorique et définitoire sur le plan épistémologique, je crois que l'ethnolinguistique, on n'aurait plus à la faire, elle serait faite; on n'aurait plus qu'à l'appliquer. On n'en est pas là, on en est loin.

Peut-être un dernier mot maintenant sur le problème du modèle des sciences exactes. Je crois que le modèle des sciences exactes tel que G. MOUNIN l'a évoqué est peut-être pour nous un mythe dangereux en ce sens que, sans doute plus en sociologie ou en économie, on a vu un certain nombre de développements pervers de ce modèle des sciences exactes, d'emprunt de méthodes un peu sauvage, au nom du succès qu'elles avaient eu en d'autres domaines alors qu'elles n'étaient pas exactement adaptées aux problèmes qu'on se pose dans les sciences humaines.

Et surtout je pense à un problème du paradoxe de l'observateur qui se pose très différemment dans l'ensemble des sciences humaines et dans l'ensemble des sciences exactes. Je ne pense pas qu'on puisse faire actuellement des sciences humaines comme si l'objet de ces sciences humaines nous était complètement extérieur. On ne peut pas prendre une position totalement universelle de façon totalement cohérente. Il y a eu à Uppsala une communication relative aux paradoxes soulevés par la sociolin-

guistique<sup>1</sup>. L'auteur insistait notamment sur le fait que si la notion de vernaculaire de W. LABOV était prise tout à fait au sérieux au sein des communautés américaines à la fois noires et blanches, on pourrait aboutir à ce paradoxe qu'on aurait raison de faire du vernaculaire une langue à part de l'anglais sans que cela ait été vrai avant; cela serait simplement un effet d'une position théorique prise à un moment donné, qui aurait été une position de méthode, mais qui, prise au sérieux, finirait par construire l'objet même qu'elle postule.

D'autre part, je pense que dans les sciences exactes très peu des choses qui s'y font le sont au nom d'une épistémologie appliquée, au nom de quelque chose qui a été fait dans un autre domaine et qui aurait été transposé.

Les discussions entre mathématiciens ne s'interdisent rien *a priori*. Les discussions entre mathématiciens construisent à l'intérieur d'un domaine; et on a toujours le droit de faire n'importe quoi à condition de le faire toujours et pas une fois. Si on l'a fait une fois on doit continuer à le faire. Mais les mathématiques ne sont pas vraiment une science parce qu'elles n'ont pas un rapport à l'expérience. De ce point de vue-là il ne faut pas trop s'étonner que fonctionnent dans notre discours des concepts qui ne sont définis ni par des définitions au sens où on l'entend en général — c'est-à-dire un syntagme plus long dont on pourrait admettre que ce syntagme plus long pourrait remplacer le plus court dans les ensembles de concepts, etc. —, ni par le type de définition qu'on a en mathématique, qui sont des définitions manipulatoires (conceptuelles et non pas notionnelles). C'est-à-dire que ce sont des définitions qui ne disent absolument pas à quel genre de référent va renvoyer tel mot ou tel signe mais qui répondent à la question: qu'est-ce que j'ai le droit de faire comme manipulation quand j'ai tel signe dans telle position ?

Dans les physiques il est très difficile de faire ce genre de chose et les sciences humaines sont des physiques de ce point de vue là; c'est-à-dire qu'il y a bien un objet d'étude extérieur que je ne veux justement pas appeler référent et qui a une certaine résistance et par rapport auquel il faut construire le rapport avec les théorisations qu'on en fait. Cela pose un certain nombre de problèmes qui ne sont pas faciles et pour lesquels il faut bien se dire qu'on emprunte des notions du sens commun et qu'on essaye de les manipuler comme on peut. Alors le problème est que quelqu'un appelle idéologie ce que quelqu'un d'autre appelle sémantique; et que un certain nombre de gens penseront que la théorie générale des sociétés s'appelle l'ethnologie alors que d'autres penseront qu'elle s'appelle la sociologie.

Je pense qu'on doit avoir par rapport à cela une position assez critique dans le travail et critique d'une façon pratique. (P. ACHARD)

---

<sup>1</sup>IXème Congrès International de Sociologie, Uppsala, 14-19 Août 1978.

J'adresse mes remerciements au Centre National de la Recherche Scientifique et au Laboratoire des Langues et Civilisations à Tradition Orale qui m'ont donné la possibilité d'être présent à un colloque d'un tel intérêt où j'ai appris beaucoup. Sans aucun doute mes collègues de Moscou seront intéressés par ce que je leur dirai au sujet de ce que j'ai appris.

Je croyais qu'il s'agissait d'un colloque consacré aux théories de l'ethnolinguistique prise dans le sens d'ethnographie linguistique. J'ai constaté qu'il s'agissait beaucoup plus ici de linguistique, un petit peu ethnographique peut-être. C'est très utile aussi; mais je souhaite que dans quelque futur assez proche on puisse se réunir non pas sur le terme ethnolinguistique compris comme on l'a compris ici, mais sur un thème comme "les systèmes sémiotiques - linguistiques et extralinguistiques - des langues orales", auquel les spécialistes des domaines non étroitement linguistiques - mais qui ont beaucoup en commun avec la théorie et les méthodes employées en linguistique - pourraient participer.

Un tel colloque pourrait être organisé ici, mais on pourrait lui donner une base plus internationale. S'il y avait une initiative du Centre National de la Recherche Scientifique en direction de notre Institut et de l'Institut de Linguistique à Moscou, on pourrait considérer les possibilités futures pour une rencontre bilatérale, ou peut-être mieux encore. Nous avons une expérience des rencontres sur la base internationale en Autriche et en Amérique. Si l'on pouvait intéresser le plus possible de cercles internationaux qui s'occupent d'ethnolinguistique et des disciplines liées, peut-être pourrait-on avoir beaucoup plus d'échanges d'opinions.

En tout cas il est évident, en particulier en France et en Union Soviétique, que nous avons beaucoup en commun dans nos approches, nos cadres théoriques, notre système de conception, et c'est dommage que nous connaissions si peu les uns des autres. Ce colloque est un grand pas en avant. J'espère que d'autres lui succéderont. (S.A. AROUTIOUNOV)

J'ai une précision à demander à H. CLAUDOT. Elle a dit que l'ethnolinguistique devrait avoir trait au référent. Cela s'éloignerait un peu de la linguistique en tant que telle. Mais est-ce que le référent existe si ce n'est pas par rapport à un signe qui le fait devenir référent ? Si j'ai bien compris on ne passerait pas par le système de signes comme marqueur, disons, de l'ethnolinguistique par rapport à l'anthropologie tout court ? (G.R. CARDONA)

Ce qui me gêne ici précisément c'est l'usage du terme signe dans des acceptions très différentes. Ce que j'ai tenté de dire - je pense notamment aux exercices sémantiques sur un lexique, par exemple un vocabulaire de parenté... (H. CLAUDOT)

... Voilà, je m'explique : l'atome de parenté, est-il un signe ou non ? Ce n'est pas un signe c'est une construction logique pour interpréter peut-être un référent ; mais il y a référent seulement quand on a une étiquette linguistique qui le définit. On peut de toute façon étudier la parenté en tant que telle, sans passer par l'ethnolinguistique. Alors c'est autre . On n'emploiera pas l'atome de parenté à la LEVI-STRAUSS, on emploiera justement le vocabulaire de parenté. (G.R. CARDONA)

Je ne suis pas certaine que j'ai voulu dire ce que vous interprétez. Ce que je veux simplement dire c'est que, souvent, du moins les sémanticiens linguistes, revendiquent comme champ théorique la linguistique. Or l'usage qu'ils font du signe n'est pas celui qu'en fait le linguiste que ne s'occupe que de phonologie. C'est la seule chose que j'ai voulu dire. Il faut forger des outils analytiques qui soient plus précis. (H. CLAUDOT)

Donc il y a un signifiant quand même. (G.R. CARDONA)

De toute façon le problème auquel on est revenu plusieurs fois déjà est le suivant : forger des outils d'analyse. Gardez cela en mémoire pour en reparler éventuellement. (C. PARIS)

Je voudrais revenir au thème central du colloque : définition de l'ethnolinguistique et problème de son existence même. Je voudrais rappeler que dès le premier jour notre équipe, dans sa communication collective, a essayé de poser le problème et d'apporter des éléments de réponse ou plutôt de formuler les questions en termes simples, disant d'ailleurs des choses qui, depuis, ont été dites à peu près de la même façon, avec à peu près la même signification mais d'une façon peut-être plus compliquée.

Nous nous sommes demandés si l'ethnolinguistique est une pratique ou un objet ? Est-ce une pratique interdisciplinaire ? Conséquence logique d'une attitude qui serait soit une attitude de linguiste s'élargissant vers les faits sociaux soit une attitude d'ethnologue s'élargissant vers les faits de langage, ce que nous observons d'ailleurs dans l'histoire de l'ethnologie et de la linguistique ? Ou bien est-ce qu'on peut maintenant, avec le développement que ces disciplines et interdisciplines ont connu depuis une dizaine d'années, la constituer en objet, c'est-à-dire en discipline à part entière, avec ses outils propres, etc. ?

Il y a eu des pas faits depuis cette question qui était à l'ouverture du colloque. Des éléments de réponse ont été proposés par deux membres de notre équipe, Emilio BONVINI et Diana REY ; il y a eu des éléments de réponse dans l'exposé de Marie-Paule FERRY (il faut les dégager à travers les exemples concrets qu'elle donne) ; et puis je crois que l'exposé de J. MOLINO ce matin a apporté beaucoup d'éléments de réponse à cette question. Je crois que c'est une des choses très positives qui sortent du colloque.

Quant au "sens caché", ce que dit Hélène CLAUDOT est vrai : il y a un premier sens caché, qui est pour l'enquêteur. C'est l'objet de notre recherche que d'essayer de le trouver. Mais il y a aussi un sens caché pour les usagers. Mais à ce sujet-là je crois qu'il est moins caché qu'on ne le pense.

Je ne veux pas dire par là qu'il n'y a rien de caché. d'ailleurs tous les usagers d'une même culture, si j'ose dire, ne sont pas au même niveau de connaissance : le sens est caché pour les uns et pas pour les autres (cela pose le problème du choix de l'informateur). Mais je pense qu'il est moins caché d'une façon générale qu'on ne peut le supposer de l'extérieur et que la réponse est trouvable : pas forcément dans des explications du genre de celles que donnent les gens sur les faits qu'on va étudier, mais dans tout le code symbolique de la culture. C'est pour cela qu'il faut considérer l'ensemble comme un tout.

Je pense aussi que pour la découverte de ces structures plus ou moins implicites, si elles ne sont pas inconscientes, on peut dire que la méthode structurale — même si je donne l'impression de revenir en arrière —, peut beaucoup nous aider. (G. CALAME-GRIAULE)

Il me paraît tout à fait évident que pour les gens qui font partie de la culture, il n'y a pas de sens caché. Ils comprennent parfaitement... et c'est plutôt la raison qui n'est pas vraiment connue. (S. PLATIEL)

Pour reprendre exactement ce qui vient d'être dit je suis un peu gêné de l'expression. Je comprends très bien ce qu'on voulait mettre derrière mais il me semble que l'on pourrait très bien distinguer deux choses.

Il y a d'un côté une explication du sens vécu. Cette explication consiste, comme G. CALAME-GRIAULE vient de le rappeler, à mettre en relation une conduite ou un objet avec d'autres conduites et d'établir des corrélations.

Il peut y avoir autre chose qui me semble mener sur un terrain beaucoup plus dangereux. C'est l'idée qu'il y a derrière le sens vécu quelque chose qui donne naissance au sens et qui est du pré-sens. Et cela, je n'aime pas beaucoup, si vous me permettez ce jugement de goût. Je crois qu'il est très dangereux de projeter un proto, ou un pré, ou un hyper, ou un para-sens qui serait le fondement du sens vécu. Si le sens n'est pas vécu comme sens, je crois qu'il est dangereux de l'appeler sens. C'est pourquoi je crois qu'il est bon dans ce cas-là, de parler de mise en corrélation de différents systèmes symboliques ou non symboliques — la mise en relation avec des conditions de vie, matérielles, etc. — et à ce moment-là on n'emploie pas le terme de sens dans une acception qui semble dangereuse. Je ne sais pas si vous seriez d'accord ? (J. MOLINO)

Je suis tout à fait d'accord. Dans la première étape, là où vous dites "explication du sens vécu" je dirais plus simplement et plus modestement reconstruction du sens vécu. C'est une simple reconstruction. La deuxième étape — évidemment elle est dangereuse, mais je pense qu'il faut l'aborder — permet d'aborder le procès de production du sens. (H. CLAUDOT)

Il y a un thème autour duquel nous avons tourné, qui n'a peut-être pas souvent été appelé par son nom mais qu'il faut signaler, ne serait-ce qu'à la réflexion des participants et même s'il n'est pas de notre compétence de résoudre les problèmes qu'il soulève; c'est ce que recouvre le terme idéologie.

Le concept d'idéologie — et le mot lui-même — est un concept assez neuf qui peut beaucoup aider le chercheur à se connaître lui-même; à condition qu'il ne prenne pas la position commode qui est souvent celle qui domine à l'heure actuelle : "moi c'est la science et l'idéologie c'est les autres". Il n'y a pas de doute que cette manipulation du mot idéologie est visible.

Alors qu'au contraire le côté le plus productif de ce concept me semble être la possibilité qu'il donne au chercheur d'analyser ses propres présupposés scientifiques s'il en a. C'est au philosophe et à d'autres spécialistes sans doute de nous dire comment il faut faire, mais il me semble qu'à titre d'hygiène personnelle, chacun devrait réfléchir aux facteurs idéologiques dans ses constructions, que ce soit ses hypothèses, ses principes, ses méthodes, ses axiomes. (G. MOUNIN)

Je n'aime pas non plus tellement cette espèce de métaphysique du sens. Je me demande si on ne pourrait pas instituer un parallèle entre la définition qu'on tente de donner du sens en général et ce que SAUSSURE disait en parlant de la transparence du signe : l'étymologie du mot n'est pas transparente pour tous de la même façon; quelqu'un peut employer un mot avec un sens vécu mais tout le monde ne pourra peut-être pas, au sein de la même culture, expliquer la genèse du sens.

A mon avis, pour le sens, il y a un plafond au-delà duquel on ne peut aller. A la surface il y a des couches de sens qui sont en nombre  $n$ . A la première couche on a un sens vécu mais on peut en employer plusieurs. L'analyse des proverbes nous le démontre. On a d'abord un premier sens, puis un second et un troisième, avec une profondeur qui n'est pas égale et qui varie d'un membre à l'autre de la culture. Qu'est-ce que cela signifie ? Qu'on est devant un iceberg dont on voit seulement le sommet; qu'il faut aller jusqu'à la base mais qu'au-delà il n'y a plus rien. Autrement ce serait une métaphysique de l'iceberg. (G.R. CARDONA)

G. MOUNIN a prononcé le mot qui me venait au bord des lèvres — à savoir idéologie — et l'a bien défini par opposition à ce que d'aucun pourrait appeler science. Mais je crois que le terme idéologie pose aussi le problème de la place de l'ob-

servateur. Et il apparaît que les débats à ce sujet ont été un peu menés comme si l'observateur était absent de l'observation. Or à partir du moment où il y a observation il se crée une situation particulière et on ne peut mener une analyse scientifique en Sciences Humaines sans définir la place de l'observateur dans l'observation.

Au cours de ce colloque par ailleurs, j'ai appris un certain nombre de choses. J'étais partie sur le principe de prendre uniquement en considération les six éléments définis par R. JAKOBSON pour découper le fait de communication<sup>2</sup>. J'ai appris dans ce colloque que ces six éléments n'étaient peut-être pas tous de la même importance et le fait même que le référent ait été posé comme le plus important a changé un petit peu mon point de vue. Mais j'ai conservé la nécessité de mettre en relation les éléments constitutifs du fait de communication et de devoir rechercher quels étaient ces éléments. Or lorsqu'on fait de l'ethnolinguistique, je considère que, dans ces éléments constitutifs du fait de communication il y a l'observateur, qui est peut-être un troisième élément du type destinataire/déterminateur. C'est là que se joue tout le problème de notre pratique, et celui de l'utilité de l'ethnolinguistique.

Maintenant par rapport à la problématique du sens il faut se demander à quoi sert notre observation du sens. Car en plus des *n* sens qui peuvent être fournis par l'expérience vécue des locuteurs, il y a le sens que nous ajoutons, qui est le sens de l'observateur. (D. REY-HULMAN)

Un point d'ethnologie de notre société et des autres aussi : la science n'est en aucun cas extérieure aux idéologies. La science est une construction discursive, une construction historique qui prend sa place à l'intérieur d'un univers qui n'en est pas un quel que soit l'effort d'universalisation de la science. Cette universalisation est toujours prétendue; mais la science apparaît toujours dans des contextes sociaux, politiques et culturels qui sont toujours bien précis. Il ne faut vraiment pas l'oublier. (P. ACHARD)

Je suis d'accord. Mais j'insiste sur le fait que l'idéologie est dans l'observateur avant d'être dans la science. Si on ne tient pas compte de cela on fait une idéologie des autres. (G. MOUNIN)

On ne peut pas définir la position de l'observateur. Il faut tenir compte de

---

<sup>2</sup>Cf. R. JAKOBSON, Closing statements : Linguistics and Poetics, in T.A. SEBEOK ed., *Style in Language*, 1960, The M.I.T. Press, Cambridge, pp. 350-377 (Traduction française : Linguistique et Poétique, dans R. JAKOBSON, *Essais de Linguistique Générale*, 1963, Editions de Minuit (Arguments 14) Paris, pp. 209-248).

ce problème mais on ne peut pas définir a priori tout cela. (D. PETONNET)

Je voudrais faire une objection générale contre une utilisation du terme idéologie dans les problèmes de linguistique et d'ethnolinguistique parce qu'il y a trop de couches de sens dans ce mot. D'un côté nous avons l'idéologie du marxisme, l'idéologie chrétienne, l'idéologie païenne, etc. De l'autre côté nous avons l'idéologie comme un certain système syntaxique et pas plus. C'est pourquoi ce mot me semble être un peu dévalué. Il faut employer des termes plus précis tels que système de valeurs, ou structure conceptuelle, qui est déjà autre chose que le système de valeurs, etc. Il faut être plus précis dans l'emploi des termes. (S.A. AROUTIOUNOV)

A partir des interventions de G. MOUNIN et de Diana REY je voudrais reprendre le problème du chercheur, problème tout à fait fondamental quand on fait de la linguistique, de l'ethnolinguistique. A partir de là il y a un certain nombre de choses qui se produisent.

Je voulais dire à cet égard que si nous avons voulu cette rencontre, c'est que, en travaillant ensemble dans une équipe formée récemment, on a senti depuis le début qu'on était dans une situation de malaise : on a appris des outils qu'on manie plus ou moins bien selon les cas et puis on a la volonté de faire un certain type d'enquête et de description linguistique, sociolinguistique, ethnolinguistique. Mais depuis le début on s'est posé la question de la relation que l'on a aux informateurs.

Maintenant, il me semble que le problème de l'analyse est tout à fait différent selon que l'on fait une analyse linguistique ou une analyse ethnologique ou anthropologique. Faire une analyse linguistique, mener à bien une description linguistique correspond quand même à un phénomène d'apprentissage : après, théoriquement, cela donne le moyen de reproduire des énoncés et il est possible de mesurer de façon comportementale si l'énoncé est compris. Quand on fait le même exercice, théoriquement, avec ce que certains appellent la culture — quand on a passé un temps plus ou moins long sur le terrain — est-ce qu'on arrive au même résultat, comme si on était né dans cette culture ? Tandis qu'une langue, on peut l'apprendre. C'est mon problème. (G. DRETTAS)

Je voudrais juste ajouter un mot, au risque de me répéter sérieusement, pour répondre à G.R. CARDONA.

Quand je fais cette distinction entre deux niveaux, je suis très consciente que dans le premier il y a énormément de niveaux vécus de signification; mais le deuxième niveau auquel je parviens n'est pas celui dont vous parliez. C'est le niveau des raisons inintentionnelles de la production du sens, qu'on doit relier peut-être à toute l'histoire du fonctionnement d'une formation économique et sociale. Et je n'ai pas de solution précise mais je crois que c'est un niveau qui doit être abordé. Et je pense qu'il est peut-être possible d'introduire, comme en phonologie, la

notion de rendement pour certains axes d'opposition de signifiés. Par exemple en phonologie on dit de temps en temps qu'une distinction entre phonèmes tend à disparaître parce qu'elle n'a plus de rendement. Je pense qu'au plan des signifiés il y a aussi des phénomènes identiques. (H. CLAUDOT)

Pour moi, le débat qui vient d'avoir lieu est le vrai débat. On a parlé de référent et de code et on avait oublié peut-être quelque chose que j'appellerai le message. Cela est certes intervenu dans un certain nombre de communications, en particulier dans celle présentée par les quatre sur l'opposition forme/contenu<sup>3</sup>. Cette opposition reprenait en fait le problème de la relation entre le code et le message. Et je crois que quand on situe l'observateur on situe celui qui participe à la communication.

Mais quand je mets l'accent sur le fait de communication je ne considère pas qu'il y a un fait de communication isolé de l'ensemble social. Dans le fait de communication il n'y a pas des protagonistes qui s'opposeraient individuellement dans une joute qui n'intéresserait qu'eux au moment où se déroule la joute. Cette joute oratoire ne peut avoir lieu que parce que l'ensemble social ou la formation sociale impliquent que cette joute ait lieu. Définir la place de l'observateur signifie donc définir le moment où l'observation pourra être faite, entre autres. C'est aussi repenser le problème de l'outil utilisé pour recueillir les informations telles qu'elles s'offrent à vous ou bien, je dirai presque, pour susciter des informations.

Or je considère qu'on ne peut pas s'asseoir tout simplement au milieu d'une place de village ou dans une rue — car l'ethnolinguistique peut se faire aussi dans les villes —, et comprendre la société sur la base des enregistrements des paroles qui ont été prononcées autour de soi ou en notant la circulation des individus. On pourrait être conduit ainsi à penser que l'employé de banque est le plus riche de la société parce que tout le monde lui apporte de l'argent. L'observation se fait en réalité non pas au moment où on est, je ne dirai pas intégré, mais rejeté ou situé dans le groupe qui par là révèle sa structure par rapport à l'observateur. Ceci permet de prendre en compte le fait qu'on puisse observer sa propre société. Sinon on se serait trouvé confronté au débat suivant : peut-on en tant qu'ethnologue ou ethnolinguiste n'observer que les autres; ou bien peut-on faire aussi l'analyse ethnolinguistique de la société où nous vivons ? On reviendrait par là sur le problème de l'idéologie qui pourrait être alors relativement mal situé. Mener l'observation sur sa propre société, donc sur soi-même en face des autres c'est aussi se situer par rapport aux idées que produisent les autres et que nous produisons nous-

---

<sup>3</sup>Cf. supra, C. ALES et alii, La notion de niveau de langue est-elle un concept opératoire en ethnolinguistique ?

mêmes étant impliqués toujours dans les relations avec les autres. (D. REY-HULMAN)

Mon intervention a pour point de départ ce qu'a dit G.R. CARDONA à propos des proverbes. Je voudrais citer le cas d'une civilisation à tradition orale où les vieux ne s'expriment plus que par proverbes et paraboles. Dans ce contexte j'avoue être gênée par la publication de listes de proverbes hors contexte, qui ne veulent plus rien dire alors. Du point de vue linguistique on a quelque chose d'extrêmement statique, alors que dans la situation d'émission le proverbe n'est pas quelque chose de figé; il est manipulé vraiment comme l'art oratoire suprême. Les linguistes ont-ils une réponse à cela ? (L. TESSONNEAU)

Le proverbe, bien entendu, en tout cas me semble-t-il pour les proverbes français et ceux de ton corpus antillais, est quelque chose qui ne prend son sens que par son énonciation, que par son actualisation à l'intérieur d'une énonciation bien précise. Cela me paraît être quelque chose d'assez général : il faut savoir où le sens se construit.

En gros il y a trois hypothèses : il y a les linguistes qui croient que le sens est dans l'énoncé; ceux qui croient que le sens est dans la tête du locuteur premier et ceux qui pensent — comme moi mais c'est plus rare —, que le sens est quelque chose qui se construit dans une situation d'énonciation complète, qui suppose non seulement un énonciateur mais également un énonciataire. C'est-à-dire qu'on ne peut pas parler de sens en dehors d'une situation complète d'énonciation.

Cela doit avoir un rapport avec la question que posait Diana REY, à savoir : l'observateur dans tout cela, où est-il ? Dans la mesure où il est destinataire du message que lui envoie celui qu'on appelle habituellement l'informateur on peut penser que sa position n'est pas neutre; non pas tellement par rapport à ses intentions à lui, à son placement idéologique à lui, qui est certainement quelque chose qui intervient mais qui n'est pas la seule chose; mais surtout par rapport à la place qu'il aura réussi à prendre vraiment par rapport à celui qui lui parlera en face. Quelle place aura-t-il pris dans la société ? Est-ce qu'il sera considéré, disons, comme une prolongation de l'appareil administratif de l'ex-métropole ou est-ce qu'il aura réussi à occuper une certaine place à l'intérieur de la société et laquelle ? Il n'est pas totalement impossible de penser qu'une place soit occupée, je dirai même qu'il y en a toujours une.

Sur ce thème je renvoie à un ouvrage que je cite beaucoup parce qu'il me paraît tout à fait adéquat à cette réflexion sur notre place par rapport à notre recherche. Il s'agit du livre de Jeanne FAVRET, dans lequel elle montre comment elle n'a pu voir un certain nombre de choses sur la sorcellerie en Mayenne — choses à côté desquelles des générations de folkloristes étaient passées —, que parce qu'elle y

a été prise d'une façon ou d'une autre<sup>4</sup>.

J'ajoute une définition de l'idéologie en deux mots : je propose de revenir à l'étymologie du mot; l'idéologie c'est l'étude des idées. Je suis un idéologue dans la mesure où je m'intéresse à l'étude des idées, dans leur contexte social éventuellement. (P. ACHARD)

Je voudrais faire un souhait : qu'on revienne peut-être à des choses beaucoup plus concrètes et précisément à la question de la différence entre sociolinguistique et ethnolinguistique. Ce matin, comme W. LABOV était là, je pensais que c'était peut-être l'occasion de lui demander, à lui que tout le monde a appelé sociolinguiste, qu'il donne son idée de l'ethnolinguistique, de la pratique ethnolinguistique. Peut-être S.A. AROUTIOUNOV pourrait-il donner aussi une idée de la différence entre sociolinguistique et ethnolinguistique, si on l'admet.

Mais justement; comment institue-t-on la différence, pourquoi et sur quelles bases ? Pourrait-on maintenant s'attacher à trouver les éléments de réponse ? Car je trouve que ce sont là les deux disciplines les plus proches, compte tenu de ce qu'on a dit jusqu'ici. On a beaucoup parlé hier et aujourd'hui de la dialectologie qui est une variété de la variation linguistique. Que peuvent répondre les sociolinguistes à cet égard ? Qu'est-ce qui différencie les deux ? Peut-on trouver un terrain commun ? (Intervenant non identifié)

Je voudrais revenir sur ce qu'a dit C. PETONNET à propos de l'observateur, qui a été très important mais escamoté.

On a parlé de la position de l'observateur, de son idéologie. Je crois que le problème est mal mosé de cette façon-là. Et je reviens sur ce qui vient d'être dit à propos de la "place que prend l'observateur dans la société qu'il étudie, dans le groupe qu'il étudie". La question se pose de savoir si on peut prendre cette place. On en a forcément une, mais elle ne doit pas être prise. Il faut constater que cette place, on vous la donne. C'est en fonction de cela et par rapport à cette question que l'on pourra répondre au pourquoi de l'ethnologie ou de l'ethnolinguistique. (J. CHIAPPINO)

Je crois que ce colloque montre une chose certaine, c'est que nous sommes mûrs pour une revue d'ethnolinguistique générale. Pouvez-vous la fonder ? Je m'adresse à la puissance invitante. Nous allons repartir tous, disperser nos oeuvres dans les revues adaptées à notre territoire d'enquête; nous ne connaissons plus ou guère nos

---

<sup>4</sup>J. FAVRET-SAADA, *Les mots, la mort, les sorts, la sorcellerie dans le Bocage*, Galimard, NRF (Bibliothèque des Sciences Humaines) Paris, 1977, 332 pages.

travaux. Ce serait quand même une bonne chance s'il y avait un organe central qui puisse rassembler un certain nombre de choses. C'est un ballon d'essai que je lance; je suis prêt à m'abonner. (J.C. DINGUIRARD)

Je voudrais remercier les gens qui sont là ou ceux qui sont venus et déjà repartis : dans une certaine mesure ce n'est qu'ensemble qu'on peut faire quelque chose. Et les sentiments que chacun peut avoir à la suite de ce colloque, il les doit en partie à lui-même, et pour les bonnes choses et pour les mauvaises.

Georges DRETTAS a très bien fait de réaborder les justifications de cette rencontre. Je n'en avais rappelé que les objectifs. Je pense qu'à travers les préoccupations de la "Section Europe" d'où est partie cette opération, il a traduit des sentiments plus généraux que l'on se pose individuellement dans certaines pratiques ou que l'on est amené à se poser en confrontant les travaux des différentes personnes.

Une discussion générale peut être une continuation de ce qui a précédé ou une évaluation. Je crois que cet après-midi il y a eu les deux dans la mesure où ce qui avait été très peu abordé jusqu'alors a été beaucoup plus développé maintenant, à savoir les outils. Car on a passé en revue : le vécu, l'idéologie, l'hypothèse anthropologique, les présupposés historico-idéologiques, l'observateur, etc. Toutes choses qui sous-tendent notre activité, par rapport auxquelles nous avons des options implicites ou explicites, mais qui nous guident dans notre travail. J'ai cité ces termes sans ordre et sans redonner à chacun son importance relative.

Je crois que certains voudraient que l'on donne une réponse à l'axe que vous avez indiqué pour l'évaluation en rappelant votre question de départ : est-ce que l'ethnolinguistique est une pratique ou bien un objet ? Toute évaluation peut se faire par différents axes. Je crois que pour ce qui est du contenu scientifique vous avez posé l'axe dès le début. Vous avez dit qu'il y a eu des réponses, indiquant que toutes les expressions n'avaient pas été des réponses directes ou explicites ou bien qu'elles avaient porté sur autre chose. Je ne sais pas quel est le sentiment des gens en partant de là. Chacun répondra à sa manière.

Et peut-être qu'on répondra à la question si on continue quelque chose dans le futur. Je reviens au futur pour terminer. Je voudrais d'abord indiquer à S.A. AROU-TIOUNOV que les ethnographes linguistes avaient été aussi invités mais qu'il y a eu une sélection, naturelle si je puis dire, qui s'est faite. Elle est due à des raisons que j'ignore, que je pourrais analyser. Elles sont peut-être dues à des comportements, à des images du Laboratoire. Toujours est-il que je vous remercie pour la proposition que vous avez faite de continuer à un niveau bi ou multilatéral des choses commencées ou déjà poursuivies de différentes façons.

Maintenant, pour les suites, je dois dire que nous n'étions pas prétentieux si je pense que nous n'avons absolument pas envisagé les suites, non pas au sens scien-

tifique bien sûr. Nous n'avions pas d'idée derrière la tête. Mais pour qu'il y ait des suites il faut tenir compte des disponibilités théoriques, vous les avez exprimées; aussi des disponibilités pratiques, que ce soit en termes matériels ou en terme d'investissement scientifique. Il y a plusieurs suites possibles, dont trois ont été citées : le renouvellement de ce genre de rencontre; une revue et la proposition de S.A. AROUTIOUNOV.

Pour ma part je pense qu'on ne peut que prendre note de ces souhaits, dans la mesure où nous n'avions pas envisagé un grand scénario futuriste à ce sujet-là et que nous n'avons pas un plat à servir maintenant que vous posez la question. Simplement l'intérêt est là. S'il doit y avoir renouvellement cependant, il faut qu'il y ait peut-être des indications qui viennent de l'ensemble quant à la façon d'aborder les choses. Pas tellement techniquement mais voulez-vous centrer les choses sur des aspects plus particuliers ? Est-ce qu'il faut reprendre en général la question de l'ethnolinguistique pratique ou objet ? Je ne veux pas aller plus loin; je le répète nous n'avions pas envisagé tout cela et je ne veux pas commencer une discussion pour laquelle nous n'avons pas mis d'éléments en place. Mais je vous remercie, à travers la vision du futur, de ce que cela dit de ce qu'à été ce colloque. (F. ALVAREZ-PEREYRE)

Si on dit que l'observateur est pris par la société donnée, dans ce cas-là je crois qu'il s'agit d'un ethnolinguiste. Dans l'autre cas - celui où c'est l'observateur qui prend cette place -, je crois qu'il s'agit d'un ethnologue. (S. PLATIEL)

On se situe assez facilement les uns et les autres à des niveaux de considération, me semble-t-il différents et cela pourrait peut-être expliquer en partie les questions du type : l'ethnolinguistique est-elle pratique, est-elle objet. Ou bien cela pourrait expliquer aussi en partie le fait que les linguistes ici se sont trouvés en force, le fait a déjà été signalé.

Ce qui m'apparaît c'est qu'on est au point où, dans les recherches en linguistique, on cherche à réintroduire l'homme dans la linguistique, l'homme dans sa langue, etc. C'est un point de considération et on ne fait pas pour autant de l'ethnolinguistique, - mais peut-être certains ont-ils l'impression de faire de l'ethnolinguistique à ce niveau-là. Mais il y en a un autre qui a été bien dégagé par Diana REY, je crois. Il s'agit de l'introduction du deuxième homme, c'est-à-dire celui qui deviendra le troisième. Le linguiste, par les théories de l'énonciation par exemple, essaye de se forger les méthodes par lesquelles il peut réintroduire l'homme dans la discipline linguistique, au sens le plus orthodoxe. Il ne fait peut-être pas pour autant de l'ethnolinguistique. A un deuxième niveau de considération les ethnolinguistes, et les ethnologues qui n'ont jamais que je sache, évacué la langue de leurs préoccupations mais ne l'ont pas située au centre, les ethnolinguistes eux, se bran-

cheraient peut-être sur l'homme-observant-l'homme-réintroduit-dans-sa-langue. (J. SCHÖN).

Je voudrais revenir sur une suggestion qui est partie de l'intervention de P. ACHARD. Nous n'avons pas beaucoup utilisé dans nos réflexions la dimension historique, sauf J. MOLINO. Je dois rassurer P. ACHARD. Il n'est pas le seul à considérer que la linguistique n'est pas achevée quand on n'a pas pris en compte la situation.

Le premier linguiste qui a attiré l'attention sur le fait que le message n'était compréhensible qu'en situation c'est Apollon DYSCOLE, il y a seize ou dix-sept siècles. Il avait déjà remarqué une chose que E. BENVENISTE a reprise parce que c'était un bon helléniste : que "je" et "tu" n'ont de sens que si on est en situation. Ensuite cela n'a jamais été abandonné.

Port-Royal est une des écoles qui a insisté sur le fait que les mots se proportionnent aux circonstances. C'est-à-dire qu'en somme depuis sa naissance, la linguistique a appelé à la constitution d'une ethnolinguistique ou d'une ethnographie. Je vais très vite. Après il y a M. BREAL qui a peut-être conceptualisé le premier cette idée en disant qu'on ne pourra jamais définir un mot ou une phrase si on ne tient pas compte de l'ensemble des circonstances.

Dans un certain sens on peut dire que tout le travail des philologues a consisté à reconstituer les situations dans lesquelles ils pouvaient interpréter les textes sur lesquels ils travaillaient. Et c'est d'ailleurs d'eux que nous tenons cette définition : un mot ou un message linguistique n'ont de sens que dans leur contexte. Et le contexte, c'est forcément la description de la situation.

Il y a même un savant, qui s'appelle WINKENBERG, qui est le premier à avoir établi de bonnes relations entre l'oral et l'écrit en disant : ce qui différencie le plus profondément l'oral et l'écrit est le fait que celui qui écrit doit replonger son destinataire dans la situation qu'il ne partage pas avec lui. Et le gros travail de l'écrit c'est de sélectionner les traits de la situation qui doivent passer dans le message pour qu'il fonctionne avec tous ses éléments. Mais je vous signale aussi L. BLOOMFIELD par exemple - c'est important de réinjecter un peu d'histoire - qui a défini le sens comme cela. Et même il a paru un homme paradoxal. Dire que le sens d'un énoncé c'est la situation dans laquelle il est proféré, la réponse qu'il obtient etc.

Il y a A. MARTINET, naturellement, il y a L. PRIETO. Il y a même O. DUCROT. Quand O. DUCROT cherche à déterminer les présuppositions qu'il y a dans la tête du locuteur et de l'interlocuteur, il essaye un autre outil d'analyse pour déterminer ce que vous souhaitez : l'introduction de toutes les circonstances pertinentes dans l'acte de communication..

Vous voyez donc, vous êtes en bonne compagnie. Il ne faut pas désespérer et, pour les ethnologues, je voulais le montrer à travers ce parcours. C'est vrai que

ce serait de la folie que de demander à Apollon DYSCOLE ou même à L. BLOOMFIELD d'en savoir autant sur les composantes de la situation qui sont pertinentes pour interpréter un message que nous n'en savons aujourd'hui. Notamment les théories de l'énonciation sont un apport qui n'existait pas du temps de L. BLOOMFIELD. (G. MOUNIN)

Je voudrais dire à Mr. MOUNIN combien je trouve extraordinaire que les linguistes soient conscients qu'une catégorie de la linguistique n'a pas de signification hors situation. Mais le plus gros problème n'est pas résolu : celui de pouvoir rendre compte de la situation et de l'analyser. Sur ce plan on est devant un vide théorique extraordinaire. (H. CLAUDOT)

... Vide qui se remplit très lentement grâce à ceux qui essaient d'analyser les éléments d'une situation qui sont pertinents pour définir la signification du message ou de l'unité linguistique. On ne peut que continuer à travailler à raffiner. (G. MOUNIN)

Depuis le début du colloque — et mon sentiment allant croissant qu'on parle d'attitude ou d'objet — j'ai l'impression qu'on est devant une sorte de souhait totalisant : celui-ci consisterait dans la collection des interconnexions qui ne seraient analysables qu'avec des outils raffinés dans chaque branche et qui donnerait, finalement, la Science des sciences. Et quand j'en ai parlé à midi, j'ai fait un lapsus. Au lieu de dire totalisant, j'ai dit totalisateur, donc totalitaire. Cela me fait un petit peu peur ; mais quand on parle de vouloir élaborer des théories, j'ai bien peur qu'on arrive à quelque chose de ce genre-là.

Partant de là, je pense simplement que si on rejette cette conception — que personnellement je rejette —, à ce moment-là il reste ce qu'à défini plus ou moins le groupe de G. CALAME-GRIAULE ; c'est-à-dire une attitude pour chacun, dans sa recherche personnelle. Ceci dit je pense qu'en effet on n'a plus le droit de laisser tomber les différents aspects. Mais alors ce n'est peut-être pas à la même personne qu'appartient la totalisation de ces analyses-là. Je préconise par exemple un travail en équipe, mais en véritable travail en équipe. C'est-à-dire une véritable collaboration sur un même objet, avec discussion et réélaboration éventuelle des théories. C'est mon point de vue personnel.

Je voulais ajouter qu'à mon grand bonheur j'ai constaté tout le long de ce colloque — à moins que je ne me trompe — que l'on n'a pas parlé de syntaxe. Il y a là un vide auquel apparemment on n'a pas pensé. L'année dernière, au colloque sur les relations entre prédicat et actants, j'ai essayé, et ce n'est pas autre chose, de formuler une sorte de préhypothèse : comment appréhender de ce point de vue la syntaxe ? Cette préhypothèse se rapprocherait plus, si j'ai bien compris, du genre

d'analyse que propose H. CLAUDOT<sup>5</sup>. Pour moi, et c'est pour cela que je suis tout à fait d'accord avec elle, c'est ça l'ethnolinguistique, si l'on veut vraiment que l'ethnolinguistique soit quelque chose. Ce ne serait pas seulement la Science des sciences, la Science des sciences humaines, mais encore le *summum* puisqu'on va aller dans la psychanalytique et jusqu'au bout, jusqu'au fond de l'âme humaine. (C. PARIS)

On n'est peut-être pas arrivé à dire ce qu'est l'ethnolinguistique. En tout cas nous la sentons tous, nous la pratiquons tous et un certain nombre d'entre nous voudrait aller plus loin et la constituer en véritable objet. Mais je crois qu'il y a déjà quand même un consensus général sur l'existence et la pratique de l'ethnolinguistique.

Personnellement j'ai été absolument enchantée de cette occasion de rencontrer des collègues que je n'avais pas rencontrés parce qu'ils ne sont pas exactement dans la même sphère que moi. Et je crois que nous formons une communauté symbolique qui se reconnaît autour de cette pratique, de cette intuition même, pour certains, de l'ethnolinguistique et qui voudraient aller plus loin. Et je suis enchantée que beaucoup souhaitent aller plus loin, recommencer, se revoir, continuer entre temps à avoir des relations et j'ajoute mes vœux aux leurs.

La proposition d'une revue me paraît excellente mais extrêmement ambitieuse parce que pour créer une revue il ne suffit pas de trouver de quoi l'alimenter, les articles; cela suppose la constitution d'une association pour commencer, des gens qui s'en occupent, et de l'argent. Mais je crois que c'est quand même une idée à creuser. (G. CALAME-GRIAULE)

Je crois que je vais très mal m'expliquer parce que ce n'est pas très clair. C'est à propos de ce que disait C. PARIS. Je ne suis pas d'accord du tout. Effectivement telle que tu l'as définie et telle que tu l'as décrite c'est dire que ce serait la science des sciences ou quelque chose qui coiffe le tout. D'une certaine façon cela signifie que tout est dans la langue, ce qui n'est pas vrai du tout. Il y a d'autres façons d'envisager les manifestations de l'activité humaine que de partir de la langue.

Nous nous partons de la langue pour ce est de la linguistique. On pourrait décider de partir de la religion ou de quelque autre chose à l'intérieur de laquelle on serait peut-être obligé d'intégrer la langue et d'intégrer toutes les autres choses, mais qui ne donnerait pas les mêmes résultats parce qu'on partirait d'un éclairage différent. Et c'est pour cela que je ne suis pas d'accord. Il y a une

---

<sup>5</sup>Cf. C. PARIS éd., *Relations Prédicat-Actant(s) dans des langues de types divers*, 1979, Paris, SELAF (Lacito-Documents Eurasie 2 et 3), 2 volumes, 216 et 206 pages.

contradiction qui est fondée sur le postulat que tout est dans la langue, ce qui n'est pas vrai. (S. PLATIEL)

Je n'ai pas dit... (C. PARIS)

... Il me semble que si; il me semble que quelque part part oui; ou alors il faudrait qu'on s'explique mieux, parce que je crois que là il y a un blocage. (S. PLATIEL)

On peut dire qu'il y a de la langue dans tout, sans que ce soit dans la langue. (P. ACHARD)

Sur le silence quant à la syntaxe, je peux donner le point de vue d'un linguiste de ma génération; je ne m'engage pas pour beaucoup d'autres. Si on se tait là-dessus, c'est qu'il paraît toujours très difficile d'établir des corrélations démontrables entre une structure syntaxique et un état social ou une structure sociale. Cela ne veut pas dire qu'on désespère. Depuis longtemps il y a des gens qui ont cherché.

L'école de A. MEILLET a été obsédée par cette idée d'établir des corrélations entre non seulement phonétique ou phonologie, ou encore vocabulaire, mais entre syntaxe et structure sociale.

Parmi les élèves de A. MEILLET, A. SOMMERFELT a exploré la culture des Arantas. De ce côté-là on a pu montrer que le système de numération était lié à ce que dénombrent les cultures qui emploient des nombres; mais c'est un tout petit morceau de grammaire. Alors vous avez des cultures qui connaissent un, deux, trois, plusieurs; une main, deux mains et c'est tout. C'est mince comme relation presque immédiate entre structure sociale et syntaxe.

On a cherché aussi dans certaines autres directions mais on n'est pas aussi sûr. Par exemple les peuples qui se déplacent ont généralement des structures de locatif et de notation dans l'espace. Là, c'est moins probant mais il y a un bon faisceau de présomptions.

Un autre domaine a beaucoup intéressé les indo-européanistes. On a tous des impressions mais on n'a pas fourni de démonstrations : la proposition subordonnée serait née assez tardivement dans toutes les langues pour lesquelles nous pouvons remonter assez haut. De ce côté-là les africanistes pourraient beaucoup nous aider parce que par exemple, dans les langues indo-européennes, la difficulté est de montrer — on a pu le faire dans certains cas —, que ce sont d'anciens démonstratifs qui sont devenus des relatifs. Que cela donne-t-il si on prend des langues africaines dont l'histoire est plus récente et pour lesquelles le contact avec des civilisations plus complexes est plus récent ?

Je me souviens que j'ai étudié la chose sur le sango. Il me semble que j'ai

saisi que la même forme fonctionne comme pronom démonstratif, adjectif démonstratif et comme pronom relatif. Si on pouvait dater l'apparition de ces relatifs on pourrait montrer que certains phénomènes linguistiques ont été conditionnés presque immédiatement par des structures sociales. (G. MOUNIN)

Tout est-il dans la langue ? Il y a-t-il quelque chose à côté de la langue ?

Je crois que tout est exprimé par la langue et qu'on peut analyser l'utilisation que la société fait de la langue. D'autre part, il est évident que toute pratique de recherche en sciences humaines se fait sur un matériau qui est la langue. Donc tout cela n'est pas contradictoire, mais il faut préciser à quel niveau on se situe. D'une autre façon je dirai que l'outil de recherche est toujours la langue mais qu'il y a un moment où la langue elle-même est objet d'analyse parce que la langue a sa place dans la société comme tout le reste.

Je voudrais revenir à la syntaxe. On la met difficilement en relation avec la société, c'est vrai. Je crois d'une part que les changements au sein de la syntaxe ne se font pas aussi vite qu'au niveau phonétique. D'autre part l'utilisation de la variation syntaxique, les différents choix de structure syntaxique, tout cela ne se passe pas de la même façon. C'est-à-dire qu'il y a des variantes phonétiques qui sont offertes à chaque groupe linguistique; par contre les variantes syntaxiques sont en nombre extrêmement restreint et on ne voit effectivement opérer les changements au niveau de la syntaxe que dans le cas des langues en contact. C'est la raison pour laquelle vous dites que le cas des langues africaines serait intéressant; elles sont en contact avec des langues extrêmement différentes et on voit se faire des changements à l'intérieur de ces langues africaines au contact avec d'autres langues. (D. REY)

Dans le cadre de cette discussion sur la syntaxe je voudrais parler d'un type d'analyse qui, depuis l'analyse structurale, est affecté de mauvaise réputation. C'est celui d'un évolutionnisme linguistique.

Jusqu'au structuralisme c'était une attitude courante parmi les linguistes ou les ethnologues que de se dire qu'il y a une évolution ou des règles systématiques d'évolution des catégories morpho-syntaxiques. A partir du moment où peu à peu est apparue l'idée que toutes les langues étaient les mêmes, se valaient; que l'homme était doué d'une faculté éternelle de langage, etc. — vous voyez le type de discours que l'on peut tenir —, on a considéré comme scandaleux ou aberrant ou sans intérêt de se poser la question des lois d'évolution des systèmes linguistiques. Je crois que cela reviendra à la mode. Je ne parle pas des travaux sur la phonologie. Je parle de choses comme les recherches de B. BERLIN et P. KAY sur les termes de couleur de base, recherches par lesquelles ils laissent penser qu'il y a une évolution des catégories de couleur dans leur nombre, leur nature et leur apparition dans

le temps, en relation avec les types de société.

Je suis persuadé de l'intérêt qu'il y a à voir s'il n'y a pas des règles qui sont - comme vous l'avez dit -, des règles beaucoup plus lentes d'évolution; règles par lesquelles des structures morpho-syntaxiques seraient mises en relation non pas avec des caractéristiques sociales au sens étatique, mais au sens des conditions générales d'évolution des sociétés. (J. MOLINO)

Il y a quand même O. JESPERSEN de ce côté-là, pour situer tout le monde, dans *Progress in Language*. (G. MOUNIN)

Oui, mais cela fait un peu démodé. (J. MOLINO)

O. JESPERSEN s'était mis dans l'idée qu'il y avait un progrès indéfini dans les langues et que celles-ci ne pouvaient aller qu'en s'améliorant. Mais J. MOLINO a raison de souligner que cela mérite d'être regardé de nouveau avec d'autres lunettes. (G. MOUNIN)

Je voulais simplement donner un autre exemple d'implication sociale et syntaxique à G. MOUNIN qui n'est pas sans le savoir, bien sûr. Ce sont les pronoms personnels, inclusifs ou exclusifs selon les communautés; l'application du singulier et du pluriel, du masculin et du féminin. (S. ELBAZ)

Quel rapport existe entre l'évolution du latin au français par l'ancien et le moyen français, et l'évolution de la société depuis le monde latin en Europe ? (N. BATOUKA)

Je crois que certaines sociétés sud-américaines de forêt ont des caractéristiques très nettement marquées au niveau de la syntaxe. J'espère pouvoir le démontrer un jour. C'est très particulier. Cela n'a rien à voir avec d'autres types de société. (J. CHIAPPINO)

Dans l'hypothèse que j'avais énoncée l'année dernière, il ne s'agissait pas de théorie évolutionniste ni même de correspondance entre structure syntaxique et structure sociale immédiate. Mais si je ne l'ai pas présentée cette fois-ci c'est parce que j'ai senti que ce n'était pas du tout mûr. (C. PARIS)